

XXVIII^E
ASSISES
DE LA
TRADUCTION
LITTÉRAIRE

TRADUCTIONS
EXTRA-ORDINAIRES

C'est du 11 au 13 novembre 2011 que se sont déroulées à Arles les XXVIII^e Assises de la traduction littéraire sur le thème « Traductions extra-ordinaires ».

Michel Volkovitch, traducteur et écrivain, a prononcé la traditionnelle conférence inaugurale « En compagnie de Maurice Nadeau ». Il y eut ensuite une table ronde, animée par Tiphaine Samoyault, sur les « Monstres en traduction » : *Tristram Shandy* (Guy Jovet), Pouchkine (André Markowicz), Pessoa (Patrick Quillier) et *Don Quichotte* (Aline Schulman).

À 18h30, Jörn Cambreleng et Cécile Deniard ont accueilli au CITL les jeunes traducteurs venus des différentes formations universitaires pour une présentation du Collège et une discussion autour du métier.

Samedi matin, à 9h30, au Café des Deux Suds, eurent lieu les Croissants littéraires organisés par Marianne Millon, où l'on entendit Bernard Hoëpffner lire des extraits de traductions de Plutarque par Jacques Amyot et Thomas North, et de Montaigne par John Florio. Georgia Zakopoulou lut ensuite un extrait de sa traduction du *Prométhée mal enchaîné* (Gide, Gallimard, 1925) ; Khaled Osman des extraits en arabe de *Khour al-jammâl* de Ahmed Aboukhnegar (traduction Actes Sud, 2012). Puis cap sur le Brésil avec Dorothee de Bruchard (Cesare Battisti, *Ao pé do muro*, Martins Editora, São Paulo) et sur les Pays-Bas avec Eveline Van Hemert et sa traduction de *L'amour* de Camille Laurens (P.O.L, 2003 – *De liefde, een roman*, De Geus, 2005). Enfin, on put découvrir une langue inventée par Frédéric Werst, le wardesân, à travers la lecture de *Ward (1^{er} et II^e siècles)*, Seuil, 2011.

Se tinrent ensuite les Encres Fraîches de la Fabrique espagnole des traducteurs où l'on entendit, dans une lecture orchestrée par Manuel Ulloa, les textes sur lesquels les participants ont travaillé lors de leur

séjour, avec des extraits tirés des traductions de Gérard Martinez Garcia (Saint-John Perse, *Vents*, Gallimard, 1946), Eduardo Uribe (Henri Meschonnic, *Demain dessus demain dessous*, Arfuyen, 2010), Humberto Pérez-Mortera (Luc Tartar, *Les Yeux d'Anna ; S'embrasent ; Roulez jeunesse*, éditions Lansman, 2009-2010). Côté français, on entendit Julia Azaretto (Pedro Mairal, *Consumidor final*, Bajo la luna nueva, 2003), Alba Maria Escalòn (Denise Phe-Funchal, *Las Flores*, F&G editores, 2007), et Sylvia Perrin (Daniel Sada, *Ese modo que colma*, Anagrama, 2010).

L'après-midi s'ouvrit la première série d'ateliers animés par Philippe Brunet (grec ancien), Jean-Michel Déprats (anglais), Alexandra Carrasco-Rahal (espagnol), Frédéric Werst et Patrick Quillier (wardwesân), Sylvie Martigny et Jean-Hubert Gailliot (Éditions Tristram).

À 17h, on se rassembla à la Chapelle du Méjan pour écouter la conférence de Bernard Hœpffner, « De quelques traducteurs extraordinaires ». Il y eut ensuite la proclamation des prix de traduction. Le concours ATLAS junior récompensa des lycéens de la région. Jacques Mailhos reçut le Prix Amédée-Pichot de la Ville d'Arles 2011 pour sa traduction de l'anglais de l'ouvrage *Désert solitaire* de Edward Abbey (Éditions Gailmeister). Le Grand Prix de Traduction de la SGDL alla à Françoise Brun pour l'ensemble de son œuvre de traductrice de l'italien. En début de soirée, Dominique Reymond donna une lecture du monologue de Molly Bloom extrait d'*Ulysse* de James Joyce dans la traduction de Tiphaine Samoyault.

Dimanche, les ateliers démarrèrent dès 9h avec Nicole Taubes (allemand), Anne-Laure Tissut (anglais), Michel Orcel (italien), Philippe Benoît (sanskrit).

À 11h se tint au Méjan la table ronde ATLF, sur le thème « Tout ce que vous aimeriez savoir sur le numérique ». Olivier Mannoni accueillait Jean-Etienne Cohen-Séat (éditeur), Camille de Toledo (écrivain et essayiste), Geoffroy Pelletier (SGDL) et Evelyne Châtelain (ATLF).

Les Assises se sont achevées sur une table ronde animée par Camille Bloomfield, autour de *La Disparition* de Georges Perec avec ses traducteurs Valéry Kislov (russe), Vanda Miksic (croate), John Lee (anglais), Marc Parayre (espagnol) et Shuichiro Shiotsuka (japonais).

ASSISES EXTRA-ORDINAIRES

Cette année, TransLittérature a proposé pour son compte-rendu des Assises le défi du « lipogramme en e », en hommage à La Disparition qui était à l'honneur de l'une des deux tables rondes. Et puis, de bon cœur, nous avons aussi accepté les textes construits à partir d'autres contraintes, pour ne frustrer personne !

Merci à Olivier Lebleu, Cathy Ytak, Sylviane Lamoine, Rose-Marie Vassallo, Julie Sibony, Emmanuèle Sandron, Agathe Peltreau, Santiago Artozqui, Edith Soonkindt et Frédéric Werst.

Monstres et C^{ie}

Deus ex-Assisa, Nadeau fit l'ouverture,
Volko ne tira pas à lui la couverture ;
Jouvet aventura quelques Shandy-gressions,
De son himalaya Schulman dit l'ascension,
Quillier écarquilla nos yeux sur Pessoa,
Markowicz fredonna Pouchkine en ta-ta-ta ;
Du jeu de mots grivois Déprats soumit la thèse,
Hœpffner montra la voie par son Amyot-synthèse,
Reymond interpréta une Molly pas molle,
Tissut nous détissa d'Ev'rett la prose folle ;
Cohen prophétisa tsunami numérique,
De Toledo dicta résistance artistique ;
En mondo-traduction Perec conquiert la scène
– Mais la Disparition, c'est la mort de Nyssen.

O. L.

Ta-ta ta-ta ta-ta ta-ta (ta)

Ta-ta ta-ta ta-ta ta-ti

Ta-ta ta-ta ta-ta ta-ta (ta)

Ta-ta ta-ta ta-ta ta-ti

Ta-ta ta-ta ta-ta ta-ta (ta)

Ta-ta ta-ta ta-ta ta-ti... (ou quasi ça).

La traduction ? Du son. Du son signifiant pour un chant magistral.

Un train chaloupant, sifflant. Il va partir ! Montons !

La toundra, au loin, apparaît sur nos miroirs. Tous saisis, tout ouï.

On applaudit. Bis, bis ! Gracias, M. Markowicz.

C. Y.

Air doux du midi pour l'arrivant, avant-goût du plaisir trois jours
durant :

D'abord Volko/Momo au micro : frissons d'humour subtil
garantis.

Scansion, diction, discussions : trop dur pour moi, zut !

Croissants, plus bouts lus sans mollir par nos amis, mmm...

Domi, fais-nous Molly Bloom jusqu'à plus soif, ton brio nous a
ravis !

Arno Schmidt, waouh, trop fort !

Mais avant *La Disparition*, à mon grand dam, car, trains, maison
ouf dodo... jusqu'à l'an prochain !

S. L.

Lipogramme à la triche

Là-bas, au bord du Rhodanus, qu'avons-nous vu, qu'avons-nous
ouï ? Dans mon bissac à moi, il y a :

– d'abord, un duo hors pair où, par la voix, un ami lointain surgit
parmi nous nonobstant – original à fond, parlant franc, tantôt
profond, tantôt hilarant, mais toujours ragaillardissant ;

– un fin quatuor d'artisans aux mirobolants travaux sur goliaths &
titans, aussi colossaux qu'ahurissants ; roboratif !

– juniors à foison, bouillonnants, fringants ;

– brillants hispanisants, italianisants, japonisants, sanskrit?ants, & al. ;

– workshops tous sabirs (au choix) : humblifiant (*sic*) mais vivifiant
plus qu'un chouïa (si bon choix) ;

– un grain d’Amyot, du Florio, du Molly Bloom, du *Ramayana* : jubilations ;
 – midi ou soir, nouba, mi-pow-wow tribal, mi-bamboula ;
 – la procrastination d’un tsunami digital prochain, trop prochain, touchant à nos contrats & gains ;
 – pour finir, *La Disparition*, chant à cinq voix – cinq fous ayant banni, chacun à sa façon, l’alpha ou l’o micron, ou cll-là mλm qu’un Gorgs Prc blackboula avant eux...
 Euh, eux ? Ah ! te revoilà, l’exclue ? Il était temps ! Comment sans toi dire tout le reste, la grâce des hexamètres hellènes au son d’une lyre éthiopienne, l’ivresse de rire et de refaire le monde (il en a besoin) entre confrères, comment sans toi dire à la prochaine à ceux qu’on n’a fait qu’apercevoir, et merci à ceux qui se sont décarcassés ?
 Comment sans toi, surtout, faire nos adieux à Hubert Nyssen, sans qui nos Assises ne seraient sans doute pas aux couleurs du Rhône, ni riches de cette magie arlésienne qu’est la présence des absents ?

R.-M. V.

Symposium « Parlons traduction », jour 1.

D’abord un court blabla introductif, puis on passa au vif du propos : topo sur Momo Nado par Volko. Alors là, un bijou ! Car l’on fut soudain surpris, saisis, par la voix du grand Nado surgissant parmi nous, sortant d’un obscur dispositif qu’on nous avait tu jusqu’au bout (à coup sûr ourdi dans la nuit, incognito). Long babillonnage amical, un ton chaud, profond. On boit un coup dans son salon, quasi ! Poignant, y compris pour qui ignorait Nado avant (mon cas). Il a du bagou, l’animal ! Il m’a plu. Ni snob ni vantard (pourtant il pourrait), l’anti bling-bling, un gars qui avait du flair, qui s’foutait du fric, qui nous aimait d’amour, nous, oui ! (Pas un accro dans nos rapports sur... quoi ? 60 ans ?) Un fin briscard d’antan qui n’a pas son prochain aujourd’hui. Ah, nostalg... Mais stop ! Concluons là : pari accompli, Volko, as usual.

On poursuivit aussitôt par la conf « traductions hors du commun » (ou un truc approchant). On avait là Patrick Q. (qui a traduit un divin troubadour portugais), A. Schulman (pour son colossal hidalgo), Guy J. (pour *Tristram Shandy*), A. Markowicz (pour Poupouch ou Dosto, kif-kif : du ruskov, du gros, du lourd). A. Schulman compara sa mission à « un Himalaya à gravir ». Mais ironisa aussi : « Au moins,

on sait qu'on a du boulot pour six ans ! » Plus fort : vingt-huit ans pour la traduction du magistral roman pouchkinais par Marko : là, ça bat tout ! Quasi un apostolat ! On frôla la cata lors d'un hold-up oral sans fin par Guy J. sous l'iris ahuri d'un public impuissant, mais sinon l'on fut conquis par tant d'art. Il a dû falloir du cran à nos 4 vaillants montagnards pour partir à l'assaut d'un piton si abrupt sans pic ni crampon, pour avoir chacun vaincu son titan, son dragon, son sphinx, son griffon (on pourra choisir à son goût), ayant pour tout poignard un stylo (au max un ordi), pour tout fusil un dico, pour tout pouvoir son imagination. Inouï ! Surhumain ! Vivats ravis du public. (À part ça il fait chaud à mourir ici, moi qui hais la clim, là j'aurais pas dit non.)

Au grand raout du soir, ayant mis nos habits d'apparat, on a pu assouvir la faim qui nous tiraillait. Ça buvait, ça papillonnait, ça riait, ça papotait dans un climat jovial. Puis un noyau dur proposa qu'on continuât la nouba dans un bar du coin jusqu'à plus soif.

Au jour suivant, un planning à trous pour ma part car, avouons, j'ai dormi fort tard. Pas vu ni croissants matinaux ni travaux franco-hispanisants (ou hispano-français, va savoir) tout chaud sortis du CITL (pourtant passionnants, m'a-t-on dit, mais, las ! trop tôt pour moi). À midi, picnic à trois au bord du courant camarguais, assis au sol sur un quai vacant, sous un cagnard ahurissant pour la saison : un vrai kif !

Puis, au boulot ! (pas trop tôt ! diront d'aucuns). J'avais choisi F.W., plus original qu'un J.M.D. trop star, trop connu, trop couru. On pourrait raccourcir ainsi : tout, tout, tout, nous saurons tout sur la civilisation ward ! Un fou, F.W. ! Un dingo ! Un fondu du ciboulot. On dirait d'abord du chinois mais, au final, à tâtons, on vint à bout du charabia rimant qu'il nous avait soumis. Cogitation, inspiration, propositions à foison. Tout ça fut rigolo, convivial, productif. F.W. partit fort satisfait du travail abattu, nous aussi.

Fin du jour 2 pour moi. Ultra light, pas vrai ? Bah quoi, on a aussi droit aux loisirs, non ? Ah si, pour finir, quand vint la nuit, java au salon du CITL parmi un tas d'hispanos bons vivants (fabricants d'antan ou futurs). On dansa sur la playlist d'un Ipad qu'on avait sous la main : rock, twist, salsa, slow, tout y passa. La nuit aussi.

J'suis pas du matin, on l'aura compris. J'attaquai donc mon jour 3 à midi par un discours flippant sur un futur digital alarmant. La publication sur ordi, Ipad, Nook, Kobo, Amazon and co aura l'impact d'un « tsunami » sur nous tous (traduisants mais aussi maisons, fabricants, marchands), dixit un gars qui s'y connaît. Un ultimatum

qui nous garantit du souci à l'horizon, pour sûr. Conclusion : tous unis, voilà l'important ! Pour nous assombrir un poil plus s'il fallait, on apprend alors la mort du voisin H.N., l'ami Hub', qui fit tant pour la traduction dans sa maison du Sud. Un grand hip hip hip pour lui !

Last but not list (sic !), la conf sur *La Disparition*, ma chouchou ! Où l'on suivit la saga du disparu Anton Voyl dans cinq pays distincts, illustrations à l'appui via moult diapos. Un pur plaisir. Trois mots : savant, subtil, malin. Non, six : captivant, hilarant, jouissif. On a ri, applaudi à tout va, babas d'admiration. Bravo à V. Kislov, Vanda Miksic (un nom parfait !), Shuichiro Shiotsuka (lui aussi !), John L., Marc P., tous brillants pourtant pas fanfarons pour un sou, ainsi qu'à C.B. (mais non, pas la Visa !) qui anima tout ça non sans brio puis nous gratifia pour finir d'un bonus conclusif façon Oulipo, à savoir sans sacro-saint... bip !

Bilan : trois jours aussi plaisants qu'instructifs. Pardon si j'ai omis un truc ici ou là. Voilà, that's all folks ! Fin du cru 2011. À l'an prochain !

J. S.

Jour 1

Volko au micro, aux oignons pour Nadô : cadô (pour lui, pour nous) ! On admira l'à-propos toujours gaillard du gringo. On sourit, on rit, on applaudit à tant d'amour passion pour l'obscur biblion.

Jour 2

Aux croissants, on découvrit mit moult ah ! ih ! ravis Khalid Kairman arabisant, Burnard Hopffnor anglicisant, plus un inconnu wardwasant, Frad Warst : bluffant !

Publishor : ah bon ? Ils : two, from Tristram, à discourir d'un art qu'on adore : la publication an librrrT ! Nikola Taubas tistimogna con brio mit Arno Schmidt : chapô !

Jour 3

Voilà du sanskrit : Ramayana ! Tout un biblion pondu par Valmiki (traduit par Ph. Bnoît) autour ou à partir du sloka, quatuor d'homostochochos rogoliers disant chagrin, ou soka, d'un courlis plorant l'amour mort. Aaaaah ! Ooooh ! C bô, kom c bô ! Bô kom dharma, bô kom Hanuman, olifan-monky franchissant los ciox, survolant los ox.

Mais surtout, ad vitam Assisam, talk, laugh, drink and mît jusqu'à plus soif parmi un pow-wow d'amis drogmans. Un grand cru, oui, oui, un grand cru.

Quid du futur du biblion numoricon ? On (Mannoni, consorts, usw.) discutait du truc quand on l'apprit : la disparition d'un grand publisher, ami d'drogmans & d'scrivants. Sans Hubrt Nyssn, nous voici comme sens eux, les livres, erphelens d'en père.

E. S.

Ô mon dos soupirant, toujours alourdi par dix fichus bouquins... Tu aurais pourtant dit oui aux outils malins du vilain Am Azón, ou du cousin F. Nack. Mais, tais-toi mon dos ! Bois ton poids ! No pasarán !

A. P.

Au cours d'un symposium, cinq plumitifs ont discoursu à bâtons rompus d'un roman – *La Disparition* – dont chacun avait, paraît-il, fait la traduction.

Roman contraint, *La Disparition* a pour ambition d'amoindrir l'aura dont jouit un picto trop couru, au point qu'il n'apparaîtra pas dans la narration. Sur tout un manuscrit, ça paraît ardu ! Aussitôt qu'on a dit ça, on voudrait savoir si un parti pris aussi tordu finira par avoir du signifiant.

Quant à la traduction du roman ? Qui croira qu'un quidam pourrait avoir traduit *La Disparition* ? Voyons... un Anglais ? Oui, pourquoi pas ! Un Portugais ! J'y souscris ! Mais un Japonais ? Abracadabrant ! Trop dur ! Ça n'a pas l'air trop dur, pour vous, ça ?

A priori, moi, ça m'attirait. J'aurais voulu savoir son truc, au plumitif japonais (Shuichiro Shiotsuka, m'a-t-on dit). Las ! Pris par mon travail, j'ai dû moisir à Paris. À l'instar du picto, j'ai disparu, moi aussi, ou plutôt, n'ai pas paru. « Pas d'bras, pas d'chocolat ! » dit un dicton, donc pas d'occasion d'avoir l'info, dans mon cas.

Voilà pourquoi un bon samaritain pourrait accomplir sa B.A. si, d'un mot, il narrait *La Disparition* dudit Shiotsuka aux Parigots qui n'ont pas pu voir ça.

Domo arigato

S. A.

Une ville, un jour

Je me souviens

D'une petite gare, blanche

Perdue en bout de ville

Et d'un homme en blanc qui m'y avait attendue, autrefois

Je me souviens d'une fête foraine, comme tant d'autres fêtes partout dans le monde des hommes

Je me souviens d'un fleuve bleu sur fond de ciel orangé

Je me souviens de ruelles sinueuses et ombragées, même quand le soleil n'y est pas

Je me souviens de cafés bruisselants

D'un marché tellement vivant

Je me souviens d'une grand place si paisible que l'on sait que le bonheur existe

Je me souviens de tombes immobiles

Je me souviens d'un soleil doux

Je me souviens de gens souriants, tellement

Je me souviens d'un hôtel charmant, St Trophime

Et puis je me souviens que la ville a été envahie de livres, toujours des livres,

Encore des livres !

Et de gens

Je me souviens de traductions...

Je me souviens de conférences, d'ateliers, de lectures !

Je me souviens de mots

Je me souviens de rires, surtout un

Je me souviens de retrouvailles et de rencontres

Et je me souviens de Molly B. croisant Georges P.

Je me souviens, aux Deux Suds, d'un tagine d'agneau délicieux, servi par le non moins délicieux Vito

Je me souviens d'un automne imperturbable

Alors je me souviens de l'émerveillement des étés anciens passés au Collège, et des amis traducteurs morts depuis, Mehdi Sahabi, Jean-Jacques Celly

Je me souviens des amies traductrices, Marie, Nina, Marja, toujours bien vivantes

Je me souviens de la douceur envoûtante des choses

Je me souviens d'un poème disant d'y prendre garde

Je me souviens ne pas l'avoir cru
Et je me souviens de l'avoir regretté, après
Je me souviens de la langueur, de l'incroyable douceur
Je me souviens
D'une petite gare, blanche
Perdue en bout de ville
Puis disparaissant de ma vue pour toute une année

Je me souviens
Je me souviens

E. S.

Renaoth ar mezaghenta
zaeph ab naga warazan ak ō
mael oxant ab zerna. Ak
erekhan ō atha kan Arlath wēs
awa ze Pharan gara wanā ar
nent.

Jaraoth ō zinār zātha ak ō
mazaghan aen zarnen kell
ankōn ar pharanwesān.

Erza Patrick Quillier ze erka
naga nem zardazan jaba wana
zer wardwesān paratha ba
mazaghan alkarath nāz wertwan
paranōn. Antwa je werkaph
wephā mezaghaen nam nāz
maza az alzanar zawant
antheman. Azhgarazh nam kell
ab arwant gomna jar nam ō
merw ab mazaghan emara kōn
meth zamō waegh.

Ar mezaghenta ō arken
zard ek mabaran kem waran
zarnazara jatwa nam ō xaragan
argazō nāz garth.

Jakhan waga ye mezaghaen
awa ak Arlath erekhan ankōn
armōn akharanōn.

*Les traducteurs ont coutume
de se rassembler chaque année
au mois de Zerna. Ces rencontres
ont lieu dans la cité d'Arles, qui
est au pays de France, vers le sud.*

*Là viennent des scribes qui
traduisent de nombreuses
langues en français.*

*Patrick Quillier m'y a convié
cette année, afin de mener avec
lui un atelier de traduction à
propos d'un poème wardwesān.
Parmi une quarantaine de
traducteurs, j'ai été heureux de
participer à cet exercice. Bien
entendu, c'est moi qui me suis
fort instruit, puisque dans le
métier de traducteur, je suis
seulement un apprenti, tandis
qu'eux sont des maîtres.*

*Les traducteurs sont gens
hospitaliers et curieux à cause de
leur grand amour de la langue.
Ainsi je les remercie humblement.*

*Longue vie aux traducteurs,
longue vie à ces rencontres
d'Arles !*

F. W.,

pour l'original wardwesān et sa traduction française

LE WARDEWESÂN SANS PEINE

Arles, samedi 12 novembre, potron-minet. On réprime un bâillement, on se maudit d'avoir peut-être abusé un tantinet de la chère et de la bouteille la veille au soir et on se hâte vers le Café des Deux Suds pour les Croissants littéraires. Cette fois, on arrive un peu à l'avance, ce qui nous vaut une place assise en face des orateurs, et même un café et un pain au chocolat. Les plaisirs bilingues se succèdent. Arrive un inconnu aux boucles châtain à la fois domptées et rebelles.

Il entame la lecture d'une voix martiale, et voici que retentissent les accents rudes et chantants d'une doxa ancienne qu'on viendrait de mettre au jour pour le plus grand bonheur des exégètes et des philosophes de tous poils.

Altum ar wama ō meba qār kēr karamagon jar zam ō argan ar werga ab amar methōn ar kenenta. Ewe ar kemant ō zaman aga aenen karamagon. Martazaōth altum ar yānenta kyn karamagon ewwōr altum ar werga nenōn ō wenawan kemant arke winaōth waewaren z s newōn nenō¹.

Aussitôt, Patrick Quillier, la mine réjouie et l'œil vif, nous en lit la traduction.

Aucun éloge ne convient certes à la mort, puisque son existence fait d'elle le pire ennemi des hommes. Pourtant, l'hommage est un genre qui diffère de l'éloge. On compose des éloges pour ses amis seulement, tandis qu'à son ennemi on a la permission de rendre un hommage, dans la mesure où on lui reconnaît quelque supériorité sur nous.

¹ Toutes les citations sont tirées des dits du sage Burgō Kundis dans *Kemant altum ar wama* (« Hommage à la Mort », 125).

On comprend que Frédéric Werst, cet irrégulier du langage, a créé une langue, le wardwesân, et qu'il s'est attelé à l'écriture de la littérature et de l'histoire des Wards. Il a consigné ses premiers travaux, accompagnés de leur traduction française, d'un lexique de 2000 mots et d'un abrégé de grammaire, dans un ouvrage intitulé sobrement *Ward 1^{er}-11^e siècle* (Seuil, 2011). Subjuguée, j'accroche l'homme au sortir des Deux Suds et j'obtiens une interview pour la fin de l'après-midi, à l'issue de son atelier de traduction de wardwesân.

Quelques heures plus tard...

« Imaginez que vous créez une langue ! », me dit Frédéric Werst en descendant l'escalier de l'espace Van Gogh. Il avait treize ans quand il a découvert cette injonction dans la préface de sa grammaire latine. En l'espace de deux heures, il avait écrit les premiers rudiments d'un lointain ancêtre du wardwesân.

Oui, mais encore ? Comment en est-il venu à créer une vraie langue ? Et s'il ne la parle avec personne, n'est-ce pas seulement un idiolecte ?

« Les idiolectes, je n'y crois pas. Chacun, dit-il alors que nous prenons place à une petite table en terrasse, chacun parle un dialecte de sa propre langue. Dès que j'ai commencé à me servir du wardwesân, l'idiome s'est enrichi, modifié. Et l'enjeu est devenu le développement d'un véritable objet littéraire : impossible de créer une langue sans créer une littérature dans cette langue. »

Concrètement, comment cette langue est-elle construite ? L'homme a-t-il des rudiments d'indo-européen ? Connaît-il l'arabe, l'allemand ?

« J'ai toujours eu un intérêt pour les langues, pour la diversité linguistique. J'ai toujours aimé lire des textes latins, grecs et arabes en version juxtaposée. Ma grand-mère parlait allemand. Et j'ai étudié l'arabe pendant sept ans, d'abord à l'Institut du monde arabe, puis en cours particuliers. Je me suis un peu intéressé à l'indo-européen il y a une vingtaine d'années. J'aime jouer avec ces idées : la flexion, la contrainte, l'exception... Le wardwesân est une langue vivante. »

Franchement, soit dit entre nous, écrit-il vraiment en wardwesân ? Et ne se traduit-il vraiment qu'après ?

« Bien sûr ! En général, je laisse s'écouler un peu de temps, cela ouvre des possibilités. Après, je redécouvre le texte, comme s'il avait

été écrit par quelqu'un d'autre. Il était important pour moi de présenter le texte wardwesân et sa traduction française en juxta, avec ses défauts, ses choix... »

Quand Frédéric Werst m'explique qu'on écrit toujours depuis un exil, depuis une solitude, mais surtout depuis un deuil, je ne peux m'empêcher de me rappeler cet aphorisme ward qu'il nous a lu au début de la matinée :

Thōn ar wama qār ō bora kēr zenan ar kenenta. Wōrkhan ō nenōn barazaōth zan ab wama agōn ar jazhenta wōr wana jant ab zaen barazaōn. Perazanma zerum ar wama ja nenō ab zenenta watan.

Sans la mort, les hommes ne seraient certes pas capables de penser. Si comme les animaux nous ignorions l'idée de la mort, nous ignorerions aussi toutes les autres idées. Il est juste de dire que la mort fait de nous des êtres pensants.

« On écrit à partir d'une inquiétude pour sa propre finitude, mais on n'est pas dupe. On ne prend pas une assurance d'immortalité. On relativise très vite, en prenant conscience qu'il y a encore plus grave que la disparition de sa petite personne : celle de la littérature. Il ne faut donc pas seulement voir la création du wardwesân comme un jeu, mais aussi comme le résultat d'une préoccupation sincère pour les langues, pour la littérature, pour les cultures, pour l'humanité. »

Oui, la mort le fait penser, et écrire. La solitude aussi :

Paraōth zaman ab zenan thōn zharn. Zam nāz kent ō argan kyn.

Il faut un genre de pensée qui ne s'attende à rien. Cela ne peut exister que dans la solitude.

Nous sommes repartis chacun vers notre solitude, la sienne avait sans doute des accents wards, avant de nous retrouver au dîner, par un de ces hasards qui pimentent les Assises. Nous avons encore ceci à nous dire : son premier livre ne traite que de la littérature des Wards jusqu'au deuxième siècle de leur calendrier. La suite est en préparation. Et la fréquentation des traducteurs a donné à Frédéric Werst l'idée de publier dans les prochains tomes plusieurs traductions d'un même texte wardwesân. On imagine déjà les querelles entre sourciers et ciblistes. Et on s'en réjouit.

Emmanuèle Sandron